

Des yé-yés aux hippies, une culture jeune et anglo-saxonne (résumé)

Au début des années 1960, la France vit à l'heure des « yé-yés » (selon une expression inventée en 1963 par le sociologue Edgar Morin). Avec le « temps des copains » post-guerre d'Algérie semble s'ouvrir une période heureuse, celle d'une jeunesse insouciante et dorée. Mais entre 1964 et 1966, une déferlante anglo-saxonne vient bouleverser cette culture adolescente encore dans les limbes : d'Angleterre débarquent les Beatles et les Rolling Stones, groupes pop devenus mondialement célèbres ; des Etats-Unis se signale notamment Bob Dylan, chanteur et poète beatnik qui donne subitement un coup de vieux à la « chanson à textes » française. Les « yé-yés » suivent le mouvement. Tout ce qui vient d'Angleterre et d'Amérique prend – à tort ou à raison – une valeur particulière. La musique pop est par définition une musique libératrice, émancipatrice, une réponse aux désirs d'identité (et parfois de révolte) des adolescents. C'est aussi une musique d'échange, une musique transculturelle et en même temps générationnelle, qui apparaît plus excitante que la chanson française, tous genres confondus. Et bien des jeunes des classes moyennes découvrent alors l'Angleterre pop, d'abord à l'écoute des disques des Beatles (*Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band* en 1967), puis ceux du Pink Floyd (*Meddle* en 1971), avant de parfaire leur culture pop à travers les échanges linguistiques.

Lorsque mai-68 éclate, personne ne croit y voir un mouvement aux racines culturelles anglo-saxonnes. Mai-68 n'est certes pas une « révolution rock » et la Nouvelle Gauche (même dans le monde anglo-saxon) a souvent pris des positions hostiles au rock (la thématique classique de « l'impérialisme américain »). On ne peut ignorer pour autant le message « révolutionnaire » d'une musique qui prône la libération des corps et des esprits, la consommation des drogues, les cheveux longs, et qui constitue dans sa forme psychédélique une rupture radicale avec la société établie. De fait, dans l'esprit post-68, il y a bien une hésitation entre la tentation gauchiste et la tentation hippie. Le mouvement hippie est ainsi en France un curieux avatar post-soixante-huitard : c'est une sorte de prolongation libertaire, écologiste et hédoniste de mai-68, fondée sur une « contre-culture rock » qui imprègne toute une génération (celle née à la fin des années 50 et au début des années 1960). Quelques soixante-huitards tentent l'impossible synthèse libertaire (ainsi à travers le magazine de la contre-culture, *Actuel*, dont le slogan est « sexe, rock'n'roll, drogue, fête et révolution »), tandis que le rock prend dans la France des années 70-73 une nette coloration « contestataire ». Parallèlement, l'esprit post-68 génère en France une « nouvelle chanson française », plus libre, plus réaliste, parfois influencée par les musiques anglo-saxonnes, avec François Béranger, Jacques Higelin, Gérard Manset, Maxime le Forestier, Bernard Lavilliers... Ainsi, des yé-yés aux hippies, la culture jeune a été fortement marquée en France par l'apport anglo-saxon du rock. C'est même devenu une marque identitaire, surtout dans les années 1970. Pour autant, la chanson française, héritière d'une longue tradition et ouverte aux influences, n'a jamais disparu et a su s'adapter aux modes, aux nouveaux rythmes, aux nouveaux publics. En réalité, les années 1974-75 marquent la fin des illusions, à la fois celles de la croissance éternelle, mais aussi celles d'un monde où les jeunes seraient...éternellement jeunes !

« Des yé-yés aux hippies, une culture jeune et anglo-saxonne » in P.Griset (dir.), *Georges Pompidou et la modernité, les tensions de l'innovation, 1969-74*, Peter Lang, Berne, 2006

